

LES BRANCHÉS, CES NOUVEAUX RINGARDS

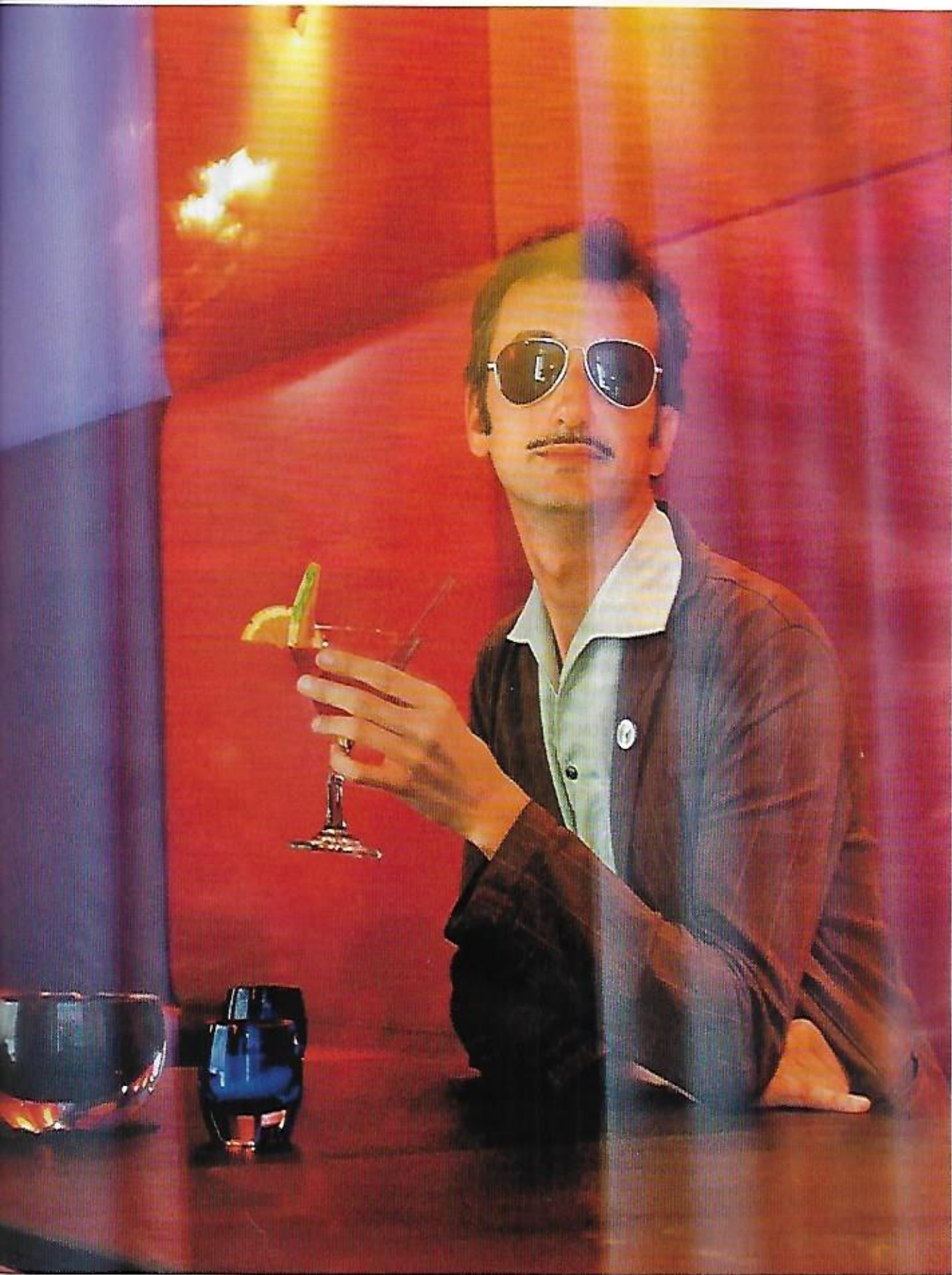
Ils se ruent sur des bars qu'ils fuiront dès que les beaufs pointeront leur nez. Ils font flamber le cours du burger, du Formica et des loyers. **Ils s'imaginent cool, mais rien chez eux n'est authentique.**

Bienvenue dans un monde où l'entre-soi est roi et le ridicule son valet.

PAR GÉRALD ANDRIEU ET MARIE HURET



OUR POUR UNE BOÎTE, UN RESTO OU UN LOOK DURE AU MIEUX TROIS ANS.



w. beaucardet / urba images server

Sa barbe tient plus du paysan amish que de l'otage français au Niger. Son pantalon est aussi court que sa pilosité est longue. Ses bras tatoués complètent son uniforme de rebelle standardisé. De son corps, Monsieur prend soin : il sculpte ses mollets en chevauchant son fixie, un vélo allégé à l'excès (son prix, lui, ne l'est pas). Madame, elle, travaille dans la com, l'édition, l'art, la mode... Ce qui la fait vibrer, c'est le tricot. Qu'elle pratique en écoutant des artistes dont personne n'a entendu parler : Jagwar Ma, Disclosure, Dirty Projectors. Prenant le soleil sur la terrasse du Wanderlust (resto-boîte sur les quais à Paris), déambulant dans les allées de l'Oogie le concept store marseillais (où l'on peut acheter un jean, se faire coiffer et boire un verre), ou en chemin vers Pol'n (un centre culturel pointu) à Nantes pour assister à un concert d'électro, ces deux-là ont des conversations passionnantes. Ils dissertent sur cette bonne ville de Pantin, située au nord-est de Paris, qui est – mais c'est bien sûr – « le nouveau Brooklyn ». Madame est d'accord, mais ce qui occupe son esprit, c'est la réflexion que lui a assénée une amie plus tôt dans la journée : « *Le gris taupe, c'est le nouveau noir !* » Quand elle saura enfin quoi en penser, elle en discutera avec son compagnon autour d'un « kebab chic » puisque tout le monde sait que « *c'est le nouveau burger* » ! Bienvenue dans un monde futile, éphémère, inconsistant même. Bienvenue dans un monde où l'entre-soi est roi et le ridicule, son valet. Bienvenue dans cette autre France d'en haut, le monde fascinant des branchouilles, ces nouveaux ringards !

Mais qui sont-ils, ces gens de la *hype*, ceux qui dictent la mode et précèdent toutes les tendances au point de rendre obsolète le terme même de branché ? Il y a trente ans, on célébrait le « chébran » – et même le « câblé », comme disait François Mitterrand, en 1985, sur le plateau du JT d'Yves Mourousi. « *Le branché, c'était les années 80-90, cette période où les nouvelles technologies ont débarqué. Était branché celui qui communiquait. Aujourd'hui, personne n'utilise plus ce mot-là*, assure Patrice Duchemin, sociologue de la consommation. *Le branchouille, désormais, l'est parce qu'il fréquente des lieux qui*

SOUS SES AIRS FAUSSEMENT DÉCONTRACTÉS, C'EST UNE FRANCE DES RÉSEAUX, DU SNOBISME NON ASSUMÉ, DE LA SOCIABILITÉ VERROUILLÉE.

DRESS CODE

Le branché est une groupie qui s'ignore. Il s'habille comme Frédéric Beigbeder et sa compagne Lara qui posent pour une marque de fringues haut de gamme.



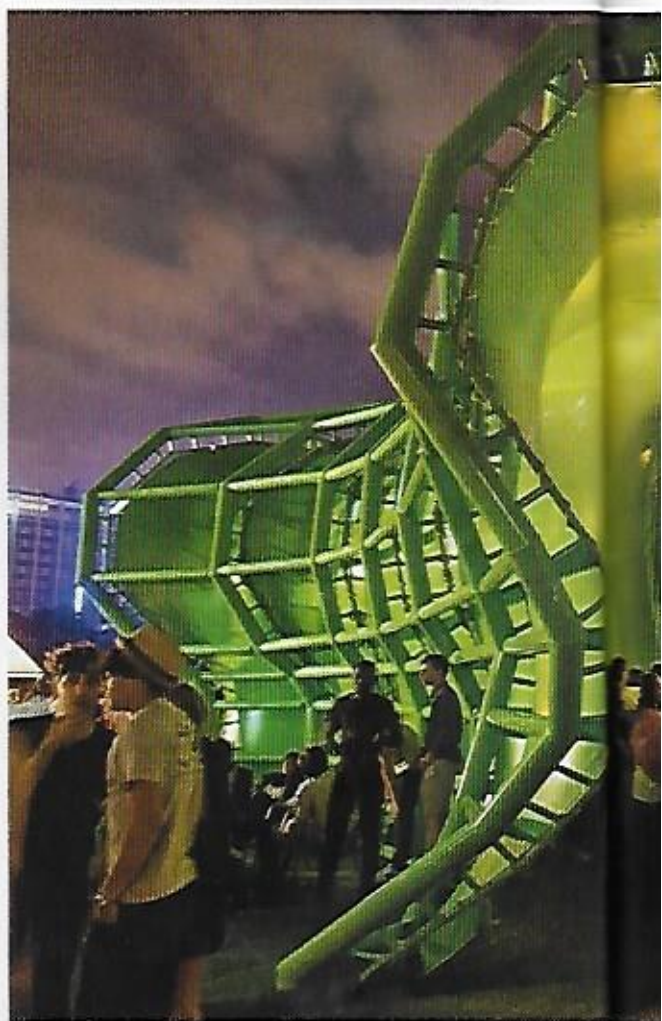
The Kooples

Préférez le nouveau couple pour 3 ans. Au moins

the kooples

LE PLAN TENDANCE

Le Wanderlust, quai d'Austerlitz à Paris, un bar-boîte de nuit où il est bon de s'afficher.



PROFESSION : SERVEUR SADO

Jean slim, chemise à carreaux, crinière décoiffée, le serveur branchouille est aussi fringué (sinon plus) que son client. D'ailleurs, le serveur n'est pas là pour ça - être aux petits soins - mais pour faire la moue, apporter un mojito sans goût, jouer les shérifs. « J'ai vu des gens se faire virer d'une table parce qu'ils ne consommaient pas assez - cinq entrées, cinq coupes de champagne », fulmine « Ségo », une cliente du Wanderlust à Paris sur le site Yelp, qui répertorie l'avis des

consommateurs sur les bars, restos à la mode dans la capitale et en région... De ce flot de commentaires savoureux émerge le prototype de la « serveuse-tatouée-mannequin » qui ne connaît pas la carte des vins ou du barman qui « te traite comme un chien » parce que « tu as l'honneur d'être là ». Le pire, c'est que le branchouille, maso, en redemande : « Le service est carrément atroce, mais tellement assumé que ça en devient cool. » ■

se sont. Il se branche sur des endroits plutôt que sur de la connectique. Les jeunes ont des plans de soirée, ça commence à 18 heures pour finir à 6 heures du matin. C'est un vrai parcours. »

TRISTEMENT GRÉGAIRE

Un parcours du combattant dont Elsa, trentenaire parisienne, connaît tous les codes (elle organise des soirées privées sur le thème du cocktail) et a adopté le style et les mœurs : (« J'habite dans le X^e arrondissement de Paris, j'ai des lunettes en bois et je connais plein de branchés »!) « Un endroit branchouille, c'est hypercodifié, explique-t-elle. Outre la déco bien sûr, on le reconnaît à la musique et aux gens qui y sont. Si vous y voyez des hipsters (lire l'encadré p. 74), des fixies accrochés dans la rue et des filles hyperlookées en hauts talons avec les accessoires du moment, c'est bon. » Mais Elsa le sait. Il y a « deux types d'endroit branché » : « Ceux ouverts par des gens qui ont le sens de la com et les "plans B" : des petits bars "un peu pourris mais pas trop" parce que ça n'est pas cher et que les gens ont l'impression d'être underground. » Dans la première catégorie, on retrouvera

par exemple les lieux marketés par le graphiste André et sa Clique (ses associés), véritables businessmen de la nuit, comme la boîte Le Baron ou l'hôtel Amour. Dans la seconde catégorie, celle des rades qui n'en sont pas vraiment : Chez Jeannette, La Perle, à Paris, ou leur équivalent marseillais, Le Longchamp Palace.

Un lieu branché ne se décréte pas. Il l'est parce que « les gens qui vont bien » s'y rendent et qu'il y règne un rassurant entre-soi. Bref, le branchouille se veut original, mais il est en fait tristement grégaire : « Un lieu branché, précise Patrice Duchemin, c'est un lieu où l'on va retrouver ses pairs et qui fait un peu repaire. » Et où l'on côtoiera aussi du beau monde. C'est valorisant. Car le branchouille, même s'il ne l'admettra jamais, a un petit côté groupie. « Si les gens vont au Montana, se moque Anna, journaliste dans un féminin, c'est parce que c'est une boîte qui fait 1 m² et que tu y verras des "stars" comme Edouard Baer et Frédéric Beigbeder. » Et peut-être même, honneur suprême, le DJ-lettré-chroniqueur télé Ariel Wizman, le dandy pour ménagère que les branchouilles ont érigé en icône... Le rêve à l'état pur, quoi !

Mais le rêve réservé à quelques-uns seulement. A l'image du Silencio, un club parisien « conçu » (rien que ça) par le réalisateur David Lynch et qui fonctionne sur abonnement : de 420 € en tarif réduit (*sic*) à 1 620 € par an. L'entre-soi a un prix. Et parfois, pour accéder au monde des branchouilles, c'est de son estime de soi que l'on se retrouve ponctionné. Elodie, 36 ans, en sait quelque chose. Acheteuse dans un grand magasin parisien, elle court les sites et les blogs pour dégouter le nouvel endroit à la mode : « A Paris, tu ne frimes pas avec ta bagnole, mais avec l'endroit : tu en es. » Récemment, un de ses amis venu de Toulouse a voulu la rejoindre au Fantôme. Le videur l'en a empêché expliquant que c'était « la Fashion Week ». Sauf que le grand rendez-vous de la mode se déroulait la semaine suivante ! Quant au Fantôme, il s'agit d'un vaste réfectoire lancé par la bande du Baron (encore eux) meublé en Formica, où l'on retrouve des bornes de jeux vidéo d'arcade des années 80. Un baby-foot méritait bien un videur...

C'est que la France branchée, sous ses airs fausement décontractés, est une France des réseaux, du snobisme non assumé, de la sociabilité verrouillée, comme le montre très bien Arnaud Sagnard. >

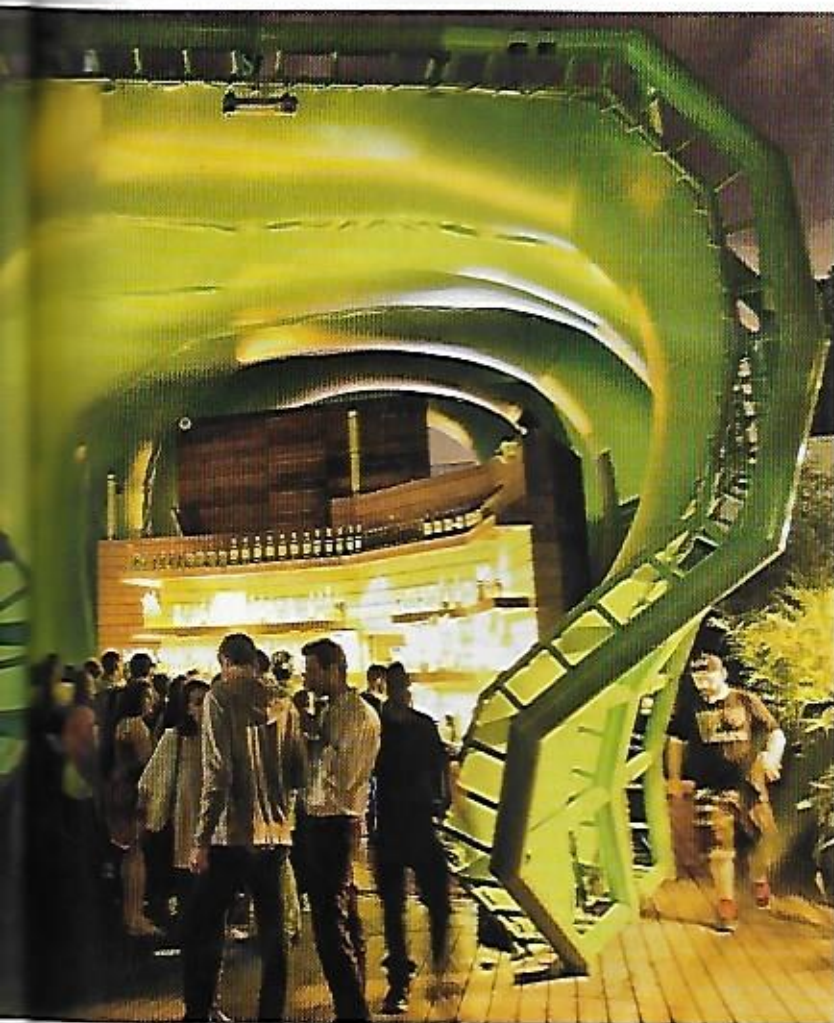


Photo: J. Sagnard / Agence

LES TRIBUS BRANCHOUILLES

LE BOBO

Pétri de contradictions, le bobo - contraction de « bourgeois-bohème » - mange des cookies aux légumes et s'enfile un burger à 15 €. Il fait son marché (bio) en poussant son mouflet dans une Peg Perego (la poussette version 4x4) hors de prix avant de rejoindre son loft décoré d'un bouddha en teck (tant pis pour la déforestation). Le bobo fringué et friqué a ses sponsors officiels (APC, The Kooples...), écoute le dernier Benjamin Biolay dont il a lu le plus grand bien dans *Télérama* (auquel il est abonné, même s'il n'a pas la télé).

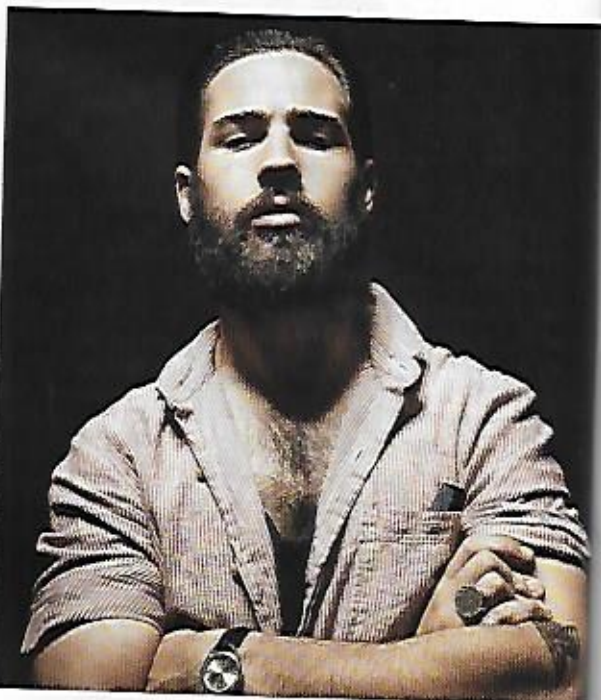
LE HIPSTER

Il aime avoir beaucoup de cheveux, affectionne le style bûcheron (barbe, jean et chemise à carreaux). Pédalant

pieds nus dans ses baskets en toile Keds, ce barbu au cachemire troué fuit tout ce qui est mainstream. Il n'écoute pas la bande FM, adore la programmation électro-pop du Pitchfork festival de Chicago, et se passe de la musique sur Grooveshark (son Deezer à lui).

LE PREPSTER

Mélange entre le côté bourge du preppy (BCBG) et le style faussement dépenaillé du hipster, le prepster, nouveau venu dans la galaxie des branchouilles, est fraîchement débarqué des quartiers de Brooklyn ou Portland où il parade sur son vélo (un fixie évidemment) en polo chic et bonnet. C'est un hipster avec de l'argent qui serait passé par la case pressing. ■

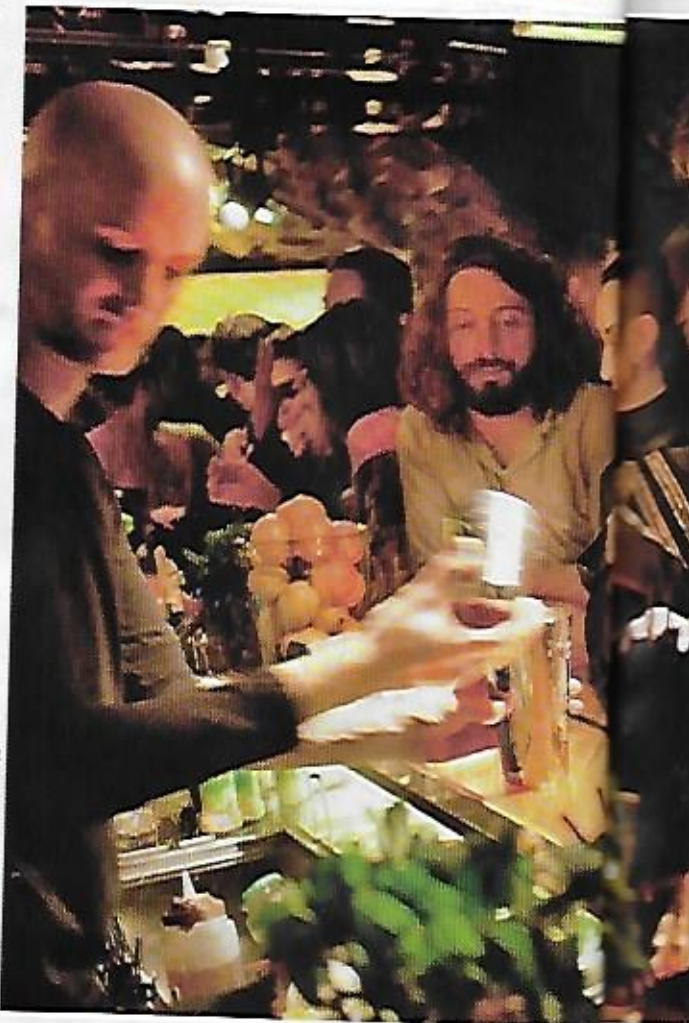


gumar tufra / ianpicture / gallery stock

► journaliste à *GQ*, dans son livre enquête sur « la tyrannie des branchés » : « La nuit branchée est consanguine, déplore-t-il. Ce goût pour l'exclusivité n'est rien d'autre qu'une culture de l'exclusion. Plus il est dur d'entrer, plus le verre de vodka est cher, plus la hype veut pénétrer à l'intérieur. Ce qu'il y a derrière la porte compte moins que le fait de la franchir. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à la tyrannie branchée est qu'elle ajoute de la ségrégation dans une société où il y en a déjà trop. Moins on est de fous, plus on jouit. »

L'ère du clonage hype a d'ores et déjà commencé dans ces soirées où tout le monde se ressemble. Où les couples ont la même dégaine que ceux posant pour les pubs de la marque de fringues The Kooples. Où il faut arborer le « it bag », les « it glasses » (c'est-à-dire le sac et les lunettes à la mode) et même le « it gosse ». De quoi désespérer Marine, une jolie brune, lèvres rouge vif et chapeau noir, qui bosse dans le cinéma et vit entre Paris et Marseille. Les bars prétendent cool qu'elle fréquente font en réalité l'apologie du mimétisme : « Maintenant, quand tu sors, tu as 98 % de chances de tomber sur un graphiste, un pubard à grosses lunettes, un type aux baskets Vans trouées qui est "créa" dans une agence, dit-elle. C'est devenu difficile de faire de vraies rencontres. »

Fini en tout cas la nuit interlope où l'improbable était possible, où des institutions comme Régine, Castel ou Le Palace fidélisaient le gotha artistique et médiatique des années 70-80. Dans l'actu des branchouilles, plus rien ne dure, tout est éphémère. Une boîte, un resto prisé par les bobos ou les hipsters, ça ne se refille pas en héritage comme une maison de campagne en Normandie. L'amour pour un lieu branché dure trois ans, au mieux, comme dans un roman de... Beigbeder. L'entrelacs des blogs et des réseaux sociaux accélère la tendance. « C'est



alice dizon / the new york times/eurora

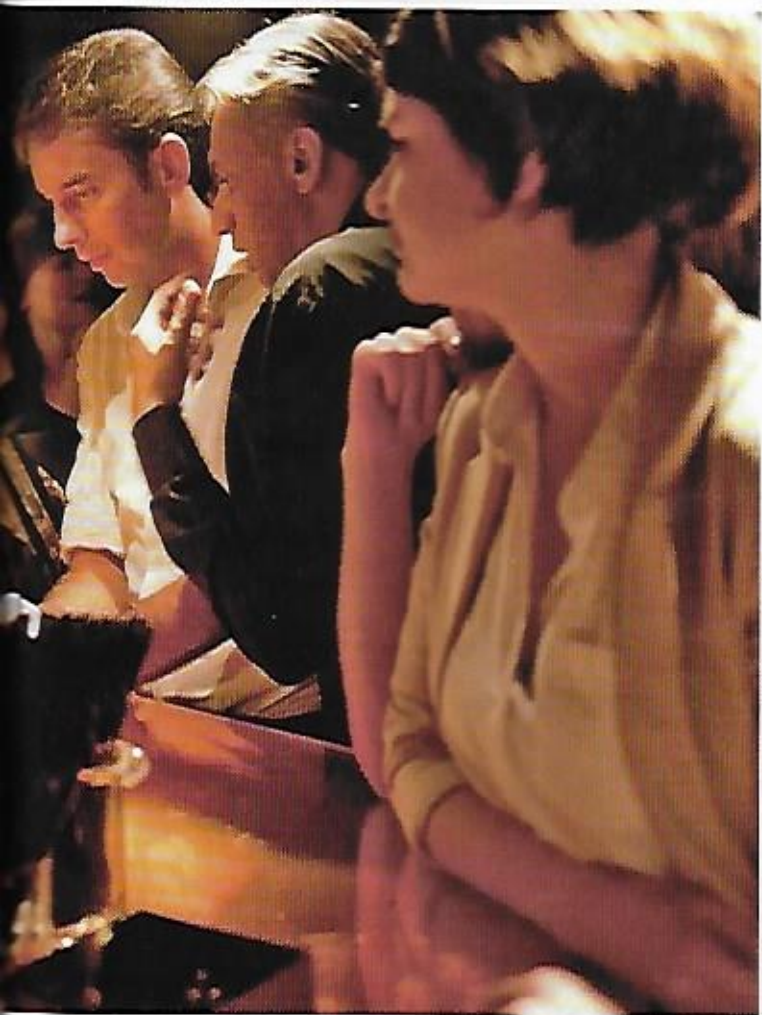
**BELLE
STANDARDISÉ**
le hipster, importé
des États-Unis,
active le style
cheron avec barbe
tatouages.

toujours le même cycle, résume Camille, une Parisienne qui travaille pour une boîte de prod et qui sort beaucoup. D'abord il y a les bobos et les gens de la mode. Quand les beaux débarquent, c'est le signal : tu vas voir ailleurs.

Rien n'est trop beau, ni trop nouveau, donc, pour appâter et épater le gogo. La trouvaille des trouvailles de ces dernières années : les « bars à » qui envahissent les centres-villes : bars à soupes, à tapas, à huîtres, à champagne, à pain même ! Attendons encore un peu et les branchouilles se presseront pour pénétrer dans ce qui sera alors le must des musts : un bar à... bar ! On les imagine déjà se pâmer devant cette « idée géniale » !

Ultime concept pour donner au branchouille le sentiment qu'il est décidément un être à part : le convier dans un lieu connu des seuls initiés, dissimulé aux yeux de tous. Mieux que le carré VIP du Macumba : le Candelaria, microscopique resto mexicain de Paris, qui dissimule en fond de salle, derrière une porte discrète, un bar à cocktails. A Marseille, le Carry Nation pousse l'artifice plus loin encore. Planqué derrière la devanture d'un faux magasin de souvenirs cheap : un bar à cocktails (encore un). On y entre par la porte d'une armoire et l'on atterrit dans un faux tripot digne

CLUB TRÈS PRIVÉ
le Silencio, à Paris,
se la joue si sélect
qu'il propose des
cartes d'abonnement
annuel allant
de 420 à 1 620 €.



de la prohibition des années 20. Cet été 2013, le haut lieu de la branchitude parisienne fonctionnait sur la même idée : niché au sommet d'un immeuble de bureaux sans âme, Le Perchoir, un rooftop (un toit-terrasse, en somme). Serveurs plus désagréables que débordés, bouffe hors de prix et sans intérêt, l'endroit a tous les attributs du spot branché. Il joue l'élitisme à fond jusqu'à préciser sur sa carte tous les produits pour bouseux qu'il n'offre évidemment pas à sa clientèle si délicate : « Ici nous n'avons pas de Red Bull, de Get 27, de Despé... » Ici, c'est le bar PMU du snobinard. Pour se désaltérer, il faudra opter pour une ginger beer ou un ginger ale. Comprendre : une bière ou un soda aromatisés au gingembre, mais en anglais c'est tellement plus bandant...

MA PLANÈTE EST UN VILLAGE

Car le branché, même s'il vibre, danse, mange les yeux tournés vers la nouvelle Mecque hype qu'est Berlin, regarde toujours avec envie l'oncle d'Amérique, la terre promise du branché mondialisé... Il passe l'été à Vancouver, rêve d'aller courir nu dans le désert du >

LES INCONTOURNABLES



LE FIXIE

Papa paraît au volant de sa berline, le branché se rêve en roi du bitume au guidon de ce vélo sans vitesses et parfois même sans freins. Inspiré de la monture des coursiers new-yorkais, tout est allégé, sauf son prix.

LE HASHTAG

Débarqué sur les réseaux sociaux (Twitter et Facebook), ce symbole est accolé à un mot pour signaler son importance. Récupéré par le marketing, il est utilisé à toutes les sauces : dans les SMS, à la télé, etc. #Overdose



LE DESIGN SCANDINAVE

Après le Formica, le cours du buffet années 50 flambe sur les "brocantes à branchouilles". Dans la même veine, l'écriture scandinave avec ses Å et ses È se répand sur les packagings. Vivement que l'on s'entiche du braille...



INSTAGRAM

Cette application pour smartphone permet au branché de se prendre pour Robert Doisneau. Sans effort : les effets sont préenregistrés. Qu'il photographie son burger, son mojito ou lui-même, tout en sort merveilleusement beau.

instagram : hansen.family / huse-factory.com

> Nevada au moment du rassemblement hippie 2.0 qu'est Burning Man, et peut balancer des phrases aussi profondes que : « *A New York, tu comprends, il règne une énergie si particulière.* » Tout ça exprimé dans un globish, cet anglais d'aéroport à faire pleurer un Petit Robert, cette novlangue de cette élite qui aime le « chill » (la détente) et considère que la planète est un village. Il parle de *food truck* (une version à peine revisitée du camion à pizzas, mais ne lui dites rien, c'est éphémère, donc excitant). Il court la ville pour déguster le meilleur burger ou le meilleur bagel du moment (une quête perdue d'avance). Et, pour singer les New-Yorkais qui ont leur SoHo et NoHo (South et North of Houston Street), il divise la capitale avec des acronymes en toc : NoMa, NoPi et SoPi (comprendre North Marais, North Pigalle et South Pigalle).

FUTILES ET DÉSESÉRANTS

Mais le branché, tout occupé à poster les photos de son assiette sur le site de partage Instagram, ne se rend même pas compte que cette posture enamourée vis-à-vis des « stazunis » vire à l'absurde pour les Américains. L'écrivain Thomas Chatterton Williams vient de publier une tribune dans le *New York Times* : « Comment les hipsters ont défiguré Paris ». Oubliés, écrit-il, les « bars à entraînements », « l'odeur de fumée de cigarette, de pain cuit, de poussière et de sexe qui flottait dans l'air » et qui ont fait la légende de Pigalle. Bienvenu aux épiceries bio, aux bistrotts à la déco faussement rétro et aux bars à cocktails lounge.

Une gentrification qui touche toutes les grandes villes de France. De Nantes à Lyon, de Bordeaux à Marseille, le branchouille qui, soi-disant, incarne l'avant-garde, a conduit à standardiser, à « formicaïser » tous les territoires qu'il investit. A Paris, la rue du Faubourg-Saint-Denis dans le X^e arrondissement, un quartier cosmopolite composé de Turcs, de Pakistanais, d'Africains..., est devenu un parc d'attractions où les rades à bobos remplacent les petits commerces, et où le cours du mojito flambe comme les loyers. Un collectif de riverains a fini par se monter : « *Nous n'avons pas envie que le quartier soit asphyxié par un tourisme de bars* », explique l'un de ses membres. A Nice, les alentours du port autrefois si populaires, où les Identitaires avaient choisi de poser leurs rangers, se sont changés en un « petit Marais » avec restos arty, ce genre d'endroit où l'on vous sert des

DE NANTES À LYON, DE BORDEAUX À MARSEILLE, LE BRANCHOUILLE CONDUIT À STANDARDISER, À « FORMICAÏSER » TOUTS LES TERRITOIRES QU'IL INVESTIT.

CANAL PLOUC



HUMOUR DE CLASSE Au « Petit journal », on rit entre soi et d'abord du cul-terreux.

Une franche poilade lui défriserait la barbe : le branchouille ne se marre pas, il se gausse. Son émission culte, « Le petit journal » sur Canal +, sanctuaire parisiano-people, manie l'ironie permanente. Dans cette grande kermesse du foutage de gueule, tout est prétexte à la raillerie : Serge le lama, le mariage MoDem-UDI, Marine Le Pen en tournée dans l'Oise... On y rit d'autrui (et d'abord du péquenaud), on y convie ses amis (Beigbeder, Debbouze, etc.), c'est le temple du melting-potes et du nouveau rire de

classe. Connivence, arrogance, grandes gigasses qui font la pluie et le beau temps. « *C'est au "Grand" et au "Petit journal" que se font bastonner les ringards et qu'on glorifie les vedettes du jour ou d'un jour* », a fustigé l'intellectuel Alain Finkielkraut qui a consacré l'une de ses émissions sur France Culture à la chaîne Canal +, cette « capitale du néocomique ». Mais le vent tourne, l'esprit Canal des années 90 s'est tellement délité qu'y officier aujourd'hui commence à devenir ringard... ■

plats à l'intitulé aussi prétentieux que des « consommés de joboba et huile de truffe » parce qu'écrire soupe serait trop ringard. Des Djettes joliment gaulées y jouent de la musique pointue sans maîtriser la technique consistant, au minimum, à ne pas laisser de blanc entre les morceaux. On va même jusqu'à expliquer que « *Paris is dead* », que la capitale est devenue « *has-been* », et qu'en matière d'électro « *Nantes, c'est le nouveau Detroit* » !

Les branchouilles ne sont pas seulement ringards. A l'évidence, ils sont aussi futiles que désespérants. En plus de dévorer les revues confidentielles – *Le Believer*, *Usbek & Rica*, *Gonzaï...* –, cette nouvelle aristocratie de la branchitude aurait pu aussi se plonger dans l'œuvre de Balzac. Dès 1830, dans son *Traité de la vie élégante*, le romancier coqueluche des salons parisiens prophétisait leur malheur : « *Dépasser la mode, c'est devenir une caricature.* » ■ G.A. ET M.H.

A lire : *Vous êtes sur la liste ? Enquête sur la tyrannie des branchés*, d'Arnaud Sagnard, éd. du Moment.

Je parle le parisien, dictionnaire franco-parisien, de Jean-Laurent Cassely et Camille Saféris, éd. Parigramme.